

Le Journal des Arts

par René BAROTTE

Pour la première fois à Paris :

3.000 ans de chefs-d'œuvre japonais

PARIS s'offre au Japon. En même temps que le frère de l'empereur Hiro-Hito visitait l'île d'amour, les salles du musée d'Art moderne se sont emplies des œuvres peintes et sculptées au Japon depuis plus de trois mille ans.

Sous la double impulsion du gouvernement nippon et de l'Association française d'action artistique, cent œuvres inédites provenant des plus anciens sanctuaires japonais ont été rassemblées au Musée d'Art Moderne de Paris.

Les débuts de la sculpture nipponne y sont présentés avec des figures archaïques sorties de l'argile à l'époque Jomon (2.000 ans avant Jésus-Christ). Puis on rencontre les femmes, les guerriers et les animaux des grandes sépultures (V^e et VI^e siècles) ; enfin la sculpture atteint son apogée sous la forme des divinités bouddhiques — pleines de mystère — qui illustrèrent les grandes

époques Nara, Heian, Kamakura, ainsi que les masques en bois polychromés de l'époque Edo (du VII^e au XVIII^e siècles).

La peinture commence ici au IX^e siècle, elle s'épanouit sur des tentures dont les ors font mieux ressortir encore la beauté des tons.

Pendant de longs siècles, comme la sculpture, elle revêt un caractère sacré. Les dieux viennent du ciel pour guider les hommes jusqu'au paradis. L'enfer tel que l'imagine un des plus grands de ces artistes : Jigoku Zoshi (XII^e siècle) n'a rien à envier aux cruautés de Jérôme Bosch.

A partir du XIV^e siècle, triomphe l'encre de Chine qui ramène la peinture du ciel sur la terre pour représenter des hommes, des paysages, des fleurs, des oiseaux. Cette belle aventure se termine à l'orée même du XX^e siècle dans des laques, des paravents et des éventails que nos jeunes artistes contemporains, à l'exemple des impressionnistes, pourront voir utilement.

Paris - presse

PLACE AUX JEUNES...

Cette semaine, la personnalité originale, séduisante de RAZA arrive en tête. Dans le bel ensemble exposé chez Lara Vincy ; soit qu'il traite en pleine pâte un paysage de Corse ou d'Ile-de-France, il se montre un constructeur par la couleur dont la palette est intense, mais toujours pleine de race.

PRADIER, qui fut prix de la Critique comme Raza, travaille dans un esprit plus traditionnel. A travers sa « Maternité » et certains paysages, on sent une lointaine obédience cézannienne. Il était courageux d'exposer soixante œuvres. Les dernières sont les meilleures, parce que plus aérées. Ce sont les gouaches qui donnent le plus de saveur à cet important ensemble présenté par la galerie Romanet.

DUSANERAND, un coloriste, lui aussi, dans les tableaux exposés à la galerie Suillerot est, pour une fois, un peu inégal. Ses toiles espagnoles étant picturalement très supérieures à certaines impressions vénitienues, où l'artiste s'est laissé prendre par le caractère anecdotique du sujet.

SANSO, peintre du fantastique, après Brueghel, Goya ou Bosch, atteint toute sa maîtrise dans ses recherches en blanc et noir, dessins ou eaux-fortes qui lui permettent de magnifier le sujet le plus humble sans rien perdre de sa force technique. (Galerie « Au Pont des Arts ».)

MICHEL ROUSSEAU (galerie Mouradian-Vallotton.) C'est un beau chercheur de formes dynamiques qui a visiblement senti passer Picasso, en particulier dans ses tauromachies, mais s'en dégage de plus en plus.

MAX PAPART (galerie Carlier.) Ce peintre à la palette toujours chaude révèle dans ses papiers collés un côté de son art subtil, nuancé, que nous ne connaissions pas et qui nous éclaire sur l'ensemble de son œuvre. Ses dessins, où l'essentiel est dit en peu de traits, ont une grande finesse de mise en page.

« Hommage à Maurice Van Moppes », dont les œuvres sont entourées de celles de ses amis.

Un jeune abstrait : Borderie (galerie du Haut-Pavé).